



**Acta fabula**  
**Revue des parutions**  
**vol. 25, n° 7, Juillet 2024**  
**DOI : <https://doi.org/10.58282/acta.18380>**

---

# Savoirs, réflexivités et fonctions : l'herméneutique de l'immunité

Knowledge, reflexivity and functions: the hermeneutics  
of immunity

**Louis Mühlethaler**



Johannes Türk, *Die Immunität der Literatur*, Francfort-sur-le-Main, S. Fischer, 2011, 375 p., EAN 9783100393319.

---



## **Pour citer cet article**

Louis Mühlethaler, « Savoirs, réflexivités et fonctions : l'herméneutique de l'immunité », *Acta fabula*, vol. 25, n° 7, (Re)lire les œuvres, Juillet 2024, URL : <https://www.fabula.org/revue/document18380.php>, article mis en ligne le 01 Juillet 2024, consulté le 19 Septembre 2024, DOI : 10.58282/acta.18380

---

Louis Mühlethaler, « Savoirs, réflexivités et fonctions : l'herméneutique de l'immunité »

Résumé - Johannes Türk retrace la généalogie de l'immunité chez différents auteurs allant de Thucydide à Thomas Mann. L'immunité *de* la littérature est envisagée dans le rapport de la rationalité à l'évolution des représentations culturelles et amène à questionner par la réflexivité de l'immunité dans les textes la fonction de la littérature. L'auteur tente de penser de front commun l'immunité dans plusieurs champs de savoir : la littérature, l'histoire et la géographie. Son argumentation culmine dans une interrogation sur les liens qu'entretiennent littérature, immunologie et psychanalyse. Dans le cadre de prolongements théoriques de l'ouvrage liés à nos travaux, on sera enfin amenés à se demander quels modèles de l'immunité existent dans la littérature contemporaine pour l'*homo immunologicus* — question non abordée dans le livre de J. Türk.

Mots-clés - histoire des idées et des savoirs, immunité, immunologie, Littérature, psychanalyse, résistance

Louis Mühlethaler, « Knowledge, reflexivity and functions: the hermeneutics of immunity »

Summary - Johannes Türk traces the genealogy of literary immunity and its representations from Thucydides to Thomas Mann. The immunity *of* literature is considered in terms of the relationship between rationality and the evolution of cultural representations and leads us to question the function of literature through the reflexivity of immunity in texts. The author attempts to think about immunity from a common front in several fields of knowledge: literature, history and geography. His argument culminates in examining the links between literature, immunology and psychoanalysis. As part of the theoretical extensions of the book, which are relevant to our work, we will finally be led to ask what models of immunity exist in contemporary literature *homo immunologicus* — a question not addressed by J. Türk.

Keywords - history of ideas and knowledge, immunity, immunology, Literature, psychoanalysis, resistance

# Savoirs, réflexivités et fonctions : l'herméneutique de l'immunité

Knowledge, reflexivity and functions: the hermeneutics of immunity

**Louis Mühlethaler**

---

## Généalogie de l'immunité *de* la littérature

Dans un ouvrage paru en 2011 et encore non traduit en français, Johannes Türk analyse les rapports entre immunité et littérature. Son essai est composé de onze chapitres — chaque chapitre étant consacré à un ou plusieurs auteurs représentatifs d'une période de pensée relative à l'immunité (le corpus à l'étude étant essentiellement européen). Cette structure permet de rendre compte de l'évolution de l'immunité *de* la littérature en fonction des modèles immunitaires avec lesquels celle-ci dialogue.

L'auteur d'origine allemande y étudie « l'immunité *de* la littérature » (*die Immunität der Literatur*) au sens fort que revêt le cas du génitif en langue allemande<sup>1</sup>. Même si son approche reste en partie thématique, la recherche sur l'immunité *de* la littérature se double d'une recherche sur l'herméneutique de l'immunité, construite en lien étroit avec le savoir littéraire sur et *de* l'immunité. L'immunité étudiée excède ainsi le champ de la seule résistance immunologique pour se lier à une résistance psycho-physique. S'il aurait peut-être été judicieux pour la démarche de l'ouvrage d'opérer une distinction entre l'immunité *dans* la littérature (les situations immunitaires présentes dans la littérature) et l'immunité *de* la littérature (impliquant la fonction possiblement immunisatrice ou *curatrice* de la littérature), la démarche demeure claire et est expliquée dès l'introduction du livre :

---

<sup>1</sup> Le cas génitif germanique *der Literatur* possède une valeur plus forte que le complément du nom « *de la littérature* » français. D'une certaine manière et pour ne pas entrer dans des détails par trop linguistiques, l'emploi d'un tel génitif allemand peut coïncider avec la superposition du génitif subjectif et du génitif objectif. En allemand, le cas du génitif peut aussi posséder une telle valeur d'inclusion du syntagme nominal dans un ensemble, si bien que d'une certaine manière le titre *Die Immunität der Literatur* implique aussi l'étude de l'immunité « *dans* » la littérature.

Les textes littéraires — d'où le titre de ce livre, *L'Immunité de la littérature* — ne s'intéressent pas seulement à l'immunité d'un point de vue thématique. La thématique immunologique constitue bien plutôt un lieu privilégié où la littérature réfléchit sur elle-même. Il existe donc une immunité propre à la littérature et qui se reflète dans la thématique immunologique des textes. C'est pourquoi la ligne argumentative de ce livre s'intéressera moins à des coupes transversales exemplaires qu'à des étapes systématiques d'une exploration du savoir littéraire sur l'immunité.

*Literarische Texte — daher der Titel dieses Buches, Die Immunität der Literatur — interessieren sich nicht nur thematisch für Immunität. Vielmehr stellt die immunologische Thematik einen privilegierten Ort dar, an dem Literatur über sich selbst nachdenkt. Es gibt also eine Immunität, die der Literatur eigen ist und die sich in der immunologischen Thematik der Texte reflektiert. Daher geht es der Argumentationslinie dieses Buches weniger um exemplarische Querschnitte als vielmehr um systematische Etappen einer Erkundung des literarischen Wissens um Immunität.* (p. 12-13, l'auteur souligne).

Il ne s'agit ainsi pas pour l'auteur de rechercher cette immunité uniquement dans les textes littéraires. C'est en étudiant les nœuds entre diverses disciplines connexes à la littérature comme l'histoire, la géographie, la psychanalyse et en dégagant des savoirs, des méthodes et des réflexivités propres à chaque discipline que peut s'élaborer une herméneutique de l'immunité de la littérature. J. Türk conclut ainsi son livre en énonçant que cette herméneutique littéraire traduit non pas « [un] intérêt thématique fortuit pour les expériences d'immunité » (« [ein] zufälliges thematisches Interesse an Erfahrungen mit Immunität », p. 302) mais que la relation structurelle entre immunité et littérature offre « une possibilité [...] de réfléchir au rôle de la littérature » (« eine Möglichkeit [...], über die Rolle der Literatur nachzudenken », p. 302).

## La « pré-science » littéraire — de l'immunité avant l'immunité médicale

Johannes Türk commence par envisager les savoirs dits préscientifiques de l'immunité, en examinant trois auteurs : Thucydide, Lucain et Dante. Il se concentre sur l'immunité dans les textes en lien avec les savoirs ataviques de leur époque mais aussi sur la façon dont ces textes anticipent certains modèles immunologiques ou pré-immunologiques.

## La tâche de l'historien

Les textes historiques en décrivant des épidémies et des guerres permettent de penser la place de l'historien dans son époque. Il s'agit pour Thucydide de voir dans l'immunité une « tâche de l'historien » (« *Aufgabe des Historikers* », p. 22) et de combattre par l'écriture les réactions irrationnelles, « lot de toutes les épidémies<sup>2</sup> » selon Anne-Marie Moulin. Il pourfend également les superstitions et les schématismes guerriers selon lesquels les épidémies seraient les signes d'un ennemi invisible. En adoptant le ton froid, constatif et objectif qui consiste à rapporter les faits, Thucydide détache l'histoire de la part émotionnelle dont elle était empreinte avec Hérodote. En tant qu'observateur, lui aussi devient immun (*i.e.* privilégié) à la communauté par sa tâche de consigner les faits épidémiques dans une prise de distance avec le mal dans lequel les communautés sont plongées.

## La pré-science immunitaire de la littérature ?

La « pré-science » de la littérature en termes d'immunité est à considérer suivant deux sens. Si la littérature est « pré-scientifique » en ce qu'elle dialogue avec les modèles immunitaires pré-scientifiques de son époque, elle semble posséder une *préscience* de modèles immunitaires qui seront ultérieurement théorisés par la médecine et l'immunologie. C'est ce qui se dégage d'une certaine analyse faite par l'auteur à propos de Thucydide ; en observant l'immunité dans l'Histoire et à l'échelle collective, l'auteur de *La Guerre du Péloponnèse* aurait théorisé une « phénoménologie de l'immunité acquise » (« *Phänomenologie erworbener Immunität* », p. 19) avant la lettre. Tout se passe comme si le savoir de la littérature, et de l'histoire, avait avec Thucydide anticipé la composante adaptative (aussi dite acquise) de l'immunité, laquelle immunité adaptative ne devait faire l'objet d'hypothèses par la médecine qu'au xix<sup>e</sup> siècle (avec A.-T. Chrestien) puis d'une confirmation par les avancées de l'immunologie.

## L'immunité comme tension entre exemption et résistance (Lucain et Dante)

L'immunité décrite par les textes antiques et médiévaux consiste en une exemption. Dans le droit romain, l'immunité (*immunitas* en latin) désigne en effet un privilège<sup>3</sup> offrant à certains citoyens le droit de déroger aux obligations qui incombent au

---

<sup>2</sup> Anne-Marie Moulin, « Les réactions irrationnelles sont le lot de toutes les épidémies », *Le Monde*, le 14 février 2020.

citoyen. Or, dans *La Pharsale*, Lucain déplace le paradigme de l'exemption de façon tropologique pour en faire la résistance et l'insensibilité du corps aux infections. Il y décrit une peuplade d'Afrique du Nord, les Psylles, qui sont résistants et immuns aux venins des serpents (*inmunes mixtis serpentibus*), prêtent main forte aux soldats romains du parti sénatorial (de Caton). Aussi l'immunité s'installe-t-elle « dans l'espace du négatif » (« *im Raum des Negativen* », p. 40).

Dans sa *Divine Comédie*, Dante reprend et déplace encore ce trope de la résistance-exemption des « *inmunes mixtis serpentibus* », en renforçant le privilège exceptionnel de l'immunité. L'immunité fait avant tout référence à ce que l'on doit à Dieu en raison de nos péchés, elle devient une indemnité qu'il est presque toujours impossible (en particulier pour les pêcheurs de *l'Enfer*) de rédimier devant le Seigneur.

Le sens de l'immunité s'étend du privilège-exemption à celui de l'exception : elle est ce qui permet une exclusion (au sens juridique et physique) du groupe pour se protéger de l'universalité d'un mal. Si un espace de liberté s'ouvre au sein de l'espace négatif pour l'immunité, à l'époque de Dante et durant une grande partie du Moyen-Âge cet espace est menacé par la condamnation de la vie elle-même : la possibilité de l'immunité se ferme ainsi.

De manière plus générale, l'immunité, notion avant tout juridico-politique, se révèle dans les textes littéraires et historiques une notion assez floue, sans doute en raison de l'absence de véritable appui médical pour la consolider.

## Le tournant inoculateur du xviii<sup>e</sup> siècle et les découvertes de l'immunité médicale au xix<sup>e</sup> siècle

Au xviii<sup>e</sup> siècle, pensées et pratiques médicales accomplissent des avancées majeures avec la prophylaxie ainsi qu'avec le principe de protection par l'inoculation de virus. Ainsi l'immunité à partir du xviii<sup>e</sup> siècle devient « un paradigme qui façonne les connaissances dans d'autres domaines » (« *ein Paradigma, das Wissensbestände in anderen Bereichen formt* », p. 11-12). Mais plus que l'immunité, ce qui fait principalement question au siècle des Lumières et de *l'Aufklärung* est

---

<sup>3</sup> Cela a du reste bien été analysé par le philosophe italien Roberto Esposito, lequel écrit que « [l]e concept d'“immunité”, plus que privatif, est essentiellement comparatif : c'est sur la différence vis-à-vis d'autrui — plus que sur l'exception en elle-même — qu'il est sémantiquement focalisé. » (Roberto Esposito, *Immunitas : protection et négation de la vie* [2002], traduit de l'italien par Léo Texier, Paris, Éditions du Seuil, 2021, p. 27-28). *Immunitas* est l'essai dans lequel le philosophe italien Roberto Esposito analyse la généalogie de la notion d'immunité et le paradigme immunitaire.

l'immunisation. Il s'agit de considérer la portée de l'action immunisatrice de la vaccination de l'ensemble d'une population. Faut-il vacciner la population pour protéger la majorité des membres de la communauté ? Comme l'a remarqué Pierre Darmon, « [l]a raison du nombre n'épouse pas forcément les raisons de l'individu<sup>4</sup> » : si au niveau collectif la vaccination présente des bénéfices indéniables, elle présente (surtout à l'époque) des risques à l'échelle individuelle.

## Les découvertes de l'inoculation : de la variolisation à la vaccination

L'ouvrage quitte ainsi la perspective d'analyse purement littéraire, pour revenir sur les grandes découvertes à l'origine de l'immunité acquise par inoculation : d'abord la variolisation puis la vaccination.

Edward Jenner a l'idée d'utiliser comme principe inoculateur la « *cowpox* », variole bovine et non plus humaine. Il se fait ainsi inventeur de la vaccine qui donne son nom à la vaccination. Or Jenner considérait les maladies non sous l'angle uniquement biologique mais également comme « une question de sentiment » (« *eine Frage des Gefühls* », p. 273) : la résistance à l'infection est avant tout une question de sensibilité<sup>5</sup>. Cela permet de considérer la dimension également psychique de l'immunité de la littérature, dimension à laquelle le xix<sup>e</sup> siècle accordera une importance croissante.

Le principe général de la vaccination est l'injection d'une négativité protectrice. L'auteur parvient ainsi à montrer comment l'immunité relève — philosophiquement — d'un processus dialectique d'incorporation de la négativité en soi : toute son ambivalence résulte du fait qu'elle consiste en une « négativité protectrice » (« *schützend[e] Negativität* », p. 46) oscillant par conséquent — pour employer les termes du philosophe Roberto Esposito — entre « protection et négation de la vie<sup>6</sup> ». Même s'il faut relativiser la dimension de discontinuité de la vaccination par rapport à l'inoculation de la variole qu'est la variolisation (Louis Pasteur ne considérait ainsi pas la découverte de Jenner comme une véritable vaccination ; comme l'a bien montré Michel Morange dans sa biographie de Pasteur, « la vaccine ne constituait [selon lui] pas un vaccin<sup>7</sup> »), cette dernière permet une

<sup>4</sup> Pierre Darmon, *La Longue traque de la variole : les pionniers de la médecine préventive*, Paris, Librairie académique Perrin, 1985, p. 86.

<sup>5</sup> Johannes Türk rappelle ainsi que pour la pensée du xviii<sup>e</sup> siècle, les composantes morales et biologiques de la sensibilité n'étaient pas dissociées.

<sup>6</sup> Pour reprendre le sous-titre du livre déjà cité Roberto Esposito, dans lequel l'immunité est analysée dialectiquement comme « se rapport[ant] à une non-négation, à la négation d'une négation » (Roberto Esposito, *Immunitas*, op. cit., p. 29-30).

<sup>7</sup> Michel Morange, *Pasteur*, Paris, Gallimard, 2022, p. 250.

grande avancée : « [...] la vaccination ne donnait pas une immunité meilleure que celle offerte par la variolisation, mais elle était nettement moins dangereuse et pouvait donc être plus facilement imposée à une population<sup>8</sup>. »

En tant que protection individuelle envisagée comme négativité protectrice, l'immunité de notre corps pose question. Mais, dans la mesure où elle peut concerner l'immunité de populations entières victimes d'épidémies, elle suscite de nombreux débats au tournant des xviii<sup>e</sup> et xix<sup>e</sup> siècles.

## La vaccination et ses rationalités en question

Devant l'ampleur prise par certains épisodes épidémiques tels que la variole, plusieurs questions se posent, qui peuvent de loin faire penser à celles qui se sont posées lors de la pandémie de Covid-19 : faut-il faire bénéficier aux populations de la protection physique permise par l'inoculation, afin d'enrayer ou plutôt de limiter les risques liés à la mortalité épidémique ? Si le gain en termes de santé collective est effectif, la vaccination — quoique moins dangereuse que l'inoculation — n'est pas sans risque.

Cette question donne lieu à des querelles philosophiques culminant dans l'analogie entre l'inoculation et le suicide : dans la mesure où l'individu risque sa vie en s'inoculant une maladie, ce risque équivaut au suicide (sévèrement réprouvé à l'époque) selon Emmanuel Kant. Si la condamnation kantienne de l'inoculation-suicide est sans appel, David Hume se montre finalement quant à lui favorable à la vaccination ; ce dernier parvient à dépasser l'inconvénient que l'analogie-équation « inoculation = suicide<sup>9</sup> » pose à la rationalité et à la morale de l'époque.

## Les « découvertes » ultérieures

Au xix<sup>e</sup> siècle, l'immunité est encore étudiée par deux disciplines distinctes : la géographie médicale et l'immunologie. La première définit l'immunité comme la qualité d'un lieu. Le septième chapitre est consacré aux privilèges qu'offrent les lieux immuns situés en altitude : ce n'est plus seulement le corps qui est envisagé pour sa qualité de vie ou de résistance, mais sa localisation dans un « lieu immun » (« *immune[r] Ort* », p. 138). L'immunité du lieu<sup>10</sup> joue un rôle important dans les discours médicaux et politiques. Après une période vitaliste, l'immunologie

---

<sup>8</sup> Mirko D. Gmrek, « Les premières étapes de la variolisation », Dans Anne-Marie Moulin (dir.), *Le Dernier langage de la médecine : histoire de l'immunologie de Pasteur au SIDA*, Paris, Presses universitaires de France, 1991, p. 52.

<sup>9</sup> Cette analogie, David Hume l'avait lui-même formulée, dans un essai publié de manière posthume (en 1777) et entièrement consacré à la question du suicide.



considère l'immunité au niveau cellulaire et chimique. Cette perspective de recherche de l'immunité ouvre les voies de ce qui deviendra l'immunologie<sup>11</sup>. J. Türk présente ainsi les grandes avancées de la science de l'immunité, de l'école allemande— principalement représentée par Robert Koch —à l'école française de Pasteur, jusqu'à celles post-kochienne représentée par Paul Ehrlich (fondateur de la théorie des chaînes latérales) et post-pasteurienne représentée — côté français — par Élie Metchnikoff (pionnier de l'immunité innée et théoricien de la phagocytose).

Après avoir établi qu'au milieu du xix<sup>e</sup> siècle l'immunité, de notion sémantiquement flottante entre le droit, la politique et la médecine, devenait un concept scientifique, Johannes Türk envisage et étudie l'extension du savoir de l'immunisation, devenu en moins d'un siècle un paradigme non seulement pour la médecine mais aussi pour la littérature.

## Formations, immunisations romanesques et théâtrales

L'ouvrage envisage ensuite l'immunisation dans la théorisation et la mise en œuvre de deux genres littéraires — le roman et le théâtre —, en examinant notamment la structure de la formation et son rapport à la souffrance représentée dans ces genres :

[...] Rousseau décrit la logique du roman comme une inoculation et réfléchit cette définition de manière thématique dans son roman le plus connu, Goethe fait fructifier l'idée de l'inoculation comme crise induite pour la formulation de la structure empirique de l'éducation, et Friedrich Schiller définit la tragédie comme l'équivalent de l'inoculation.

---

<sup>10</sup> L'immunité du lieu est aussi un thème exploré par la littérature dans des romans célèbres ; on pourra notamment penser à *La Montagne magique* [*Der Zauberberg*] de Thomas Mann ou — plus récemment — au dernier roman d'Olga Tokarczuk — *Le Banquet des Empouses*. Sous-titré par son autrice « roman d'épouvante naturopathique », ce roman prend pour inspiration le cadre du sanatorium où se rend Hans Castorp ; s'il reprend le modèle du roman de Mann, il subvertit tous ses cadres. Concernant cette immunité conférée au lieu du sanatorium du lieu dans lequel se situe l'action, il est intéressant de constater que cette dernière y est décrite en termes d'exemption de la maladie (la tuberculose) : « Görbersdorf se situe à une hauteur de 570 mètres au-dessus du niveau de la mer dans un secteur que la science médicale qualifie d'"exempt de tuberculose". Les montagnes qui l'entourent atteignent 900 mètres. Elles protègent le village et ses centres médicaux des vents — ceux-ci y parviennent affaiblis —, de sorte qu'à Görbersdorf il règne une quiétude de l'air comme il est rare dans les vallées. » (Olga Tokarczuk, *Le Banquet des Empouses : roman d'épouvante naturopathique*, traduit du polonais par Maryla Laurent, Paris, Les Éditions Noir sur Blanc, 2024, p. 24).

<sup>11</sup> Sur l'histoire de l'immunologie, nous renvoyons aux ouvrages suivants : Arthur Silverstein, *A history of immunology*, San Diego, Academic Press, 1989 ; Anne-Marie Moulin, *Le Dernier langage de la médecine, histoire de l'immunologie de Pasteur au SIDA*, Paris, Presses universitaires de France, « Pratiques théoriques », 1991 et Bernard Genetet, *Histoire de l'immunologie*, préface de Didier Sicard. Paris, Presses Universitaires de France, 2000.

[...] *Rousseau beschreibt die Logik des Romans als Impfung<sup>12</sup> und reflektiert diese Definition thematisch in seinem bekanntesten Roman, Goethe macht die Vorstellung der Impfung als induzierte Krise für die Formulierung der Erfahrungsstruktur der Bildung fruchtbar, und Friedrich Schiller definiert die Tragödie als Äquivalent der Inokulation.* (p. 75).

En considérant successivement trois auteurs importants (Rousseau, Goethe et Schiller), Johannes Türk se rapproche des analyses de détail effectuées par Cornelia Zumbusch en 2012. Cette dernière, dans *Die Immunität der Klassik<sup>13</sup>* [*L'Immunité des classiques*], se concentre sur l'immunité envisagée par les auteurs du « classicisme de Weimar » de la littérature allemande — principalement Goethe et Schiller. Cet ouvrage entre en résonance avec certains des questionnements de J. Türk sur la fonction poétique de l'immunisation dans les cinquième et sixième chapitres de son propre ouvrage, et le prolonge même par bien des aspects — par exemple au niveau de l'étude stylistique et poétique en étudiant l'ironie des classiques allemands. Même si l'on peut questionner la pertinence d'un paradigme « d'une immunité *des classiques* » propre notamment à Goethe et à Schiller, l'ouvrage de C. Zumbusch reste extrêmement stimulant pour envisager les métaphores de l'immunité dans leurs rapports à la liberté philosophique, aux affects et à la contagion.

## La pédagogie du roman comme inoculation

Pour penser le roman et son rapport à l'immunisation, Johannes Türk s'appuie principalement sur Rousseau dont il analyse d'abord les épineux questionnements relatifs à l'éducation et à la nécessité de l'inoculation dans *l'Émile*. Mais les analyses les plus importantes sont celles qui suivent, concernant la pédagogie du roman comme inoculation.

<sup>12</sup> Ce terme d'« Impfung » pose un problème de traduction dans la mesure où il devrait être traduit par « inoculation » (pour des raisons historiques) et non par vaccination, selon l'usage courant du terme. Rousseau meurt en effet en 1778, et lorsqu'il se réfère aux pratiques immunisatrices, c'est bien entendu à l'inoculation (l'épisode romanesque de *La Nouvelle Héloïse* que nous analyserons correspond d'ailleurs à « l'inoculation de l'amour ») qu'il fait allusion. Bien qu'étant mort juste après l'invention jennérienne de la vaccination, Schiller ne pouvait avoir connaissance de la vaccination, comme le pointe justement Johannes Türk ; la théorie théâtrale schillérienne de « l'inoculation du destin » (*Inokulation des Schicksals*) ne présente d'ailleurs pas d'ambiguïtés : la traduction du terme raccourci d'« Impfung » par Johannes Türk le concernant, comme inoculation est donc justifiée dans son cas. Seul Goethe, étant mort en 1826, pouvait avoir vraiment eu connaissance des avancées de la « vaccination » jennérienne, mais pas réellement au moment de la composition de son *Wilhelm Meister* qui coïncide juste avec les premières découvertes jennériennes. Une recherche sur la généalogie du terme « Impfung » en allemand, que nous n'entreprendrons pas de mener ici, devrait être faite pour trancher et éclairer les choix traductifs dans le cadre d'une traduction intégrale de l'ouvrage en français.

<sup>13</sup> Cornelia Zumbusch, *Die Immunität der Klassik*. Berlin, Suhrkamp, coll. « *Suhrkamp Taschenbuch Wissenschaft* », 2012. Cet ouvrage, intraduit en français, comporte des analyses qui recourent pour certaines celles effectuées par Johannes Türk. La première partie établit un exposé général de l'immunité dans la littérature, le deuxième chapitre est consacré à Schiller, et le troisième à Goethe. Cet ouvrage est paru seulement une année après *Die Immunität der Literatur*, ce qui pourrait expliquer que Johannes Türk ne le cite pas dans son propre livre. L'autrice entend y montrer que « [l]es textes poétologiques et littéraires de Schiller et de Goethe [...] circulent dans l'horizon de ces immunisations modernes » (Cornelia Zumbusch, *ibid.*, p. 19. Nous traduisons).

Johannes Türk prend appui sur un passage de *La Nouvelle Héloïse* où l'immunité croise l'enjeu de la contagion-communication dans le risque amoureux. Il s'agit de la scène connue sous le nom de l'inoculation de l'amour, dans la troisième partie du roman. Saint-Preux y contracte volontairement la petite vérole en embrassant sa maîtresse, Julie, atteinte de la maladie. En dépit du grand risque de contracter à son tour la petite vérole, la confiance dans la communication de l'amour est si grande que l'immunisation finit par l'emporter dans cette scène (sans pour autant que la menace de la mort et du suicide ne soit dissipée par la suite)<sup>14</sup> : les deux amants survivent.

La maladie est vaincue par le risque pris dans l'inoculation naturelle de la petite vérole et de l'amour-maladie. Dans son association à la maladie, l'amour comme inoculation positive nous permet de situer l'immunité du corps au niveau des sentiments, c'est-à-dire au niveau d'une composante psychique. S'il parvient à triompher de la culture (en s'inscrivant dans l'irrespect des règles médicales d'isolement que les amants auraient dû observer) c'est peut-être parce que cet amour, comme cette inoculation, sont finalement *naturels* — au sens rousseauiste — (on sera ainsi sensible aux belles pages que Johannes Türk consacre à la logique derridienne et platonicienne du *pharmakon* et au fait que l'immunisation mène philosophiquement à une complexification extrême de l'opposition nature/culture).

L'auteur de *Die Immunität der Literatur* parvient à dégager de cet épisode la positivité de l'immunisation romanesque : plus qu'un simple thème du roman, l'immunisation apparaît comme un principe poétique susceptible d'illustrer l'immunisation dans et de la littérature.

## La formation comme immunisation romanesque

Si tout semble partir de Rousseau, tout se complexifie avec Goethe. Ce dernier illustre le rapport entre maladie et développement, en considérant la crise comme matricielle de l'immunisation au sein du roman. L'exemple pris est *Wilhelm Meisters*

<sup>14</sup> Paul Pelckmans a ainsi pu montrer — à l'encontre de lectures plus traditionnelles de l'ouvrage — que Saint-Preux n'était pas loin d'envisager le suicide au moment de se livrer à l'amour et à l'inoculation de la petite vérole par Julie. Paul Pelckmans rapproche ainsi de manière intéressante le destin de Saint-Preux et de Werther en montrant l'influence intertextuelle entre le roman de Goethe (qui écrit son roman après avoir lu *La Nouvelle Héloïse*) et celui de Rousseau : « Saint-Preux pense souvent au suicide, mais ne le commet jamais. Il le fallait pour que le roman pût déployer jusqu'au bout son ambitieux programme. [...] Les dénouements intermédiaires que nous avons passés en revue ébauchent, quinze ans plus tôt, un roman qui aurait pu s'intituler *Les Souffrances du jeune Saint-Preux* — et que Jean-Jacques n'aura pas tout à fait refusé à ses lecteurs. » (Paul Pelckmans « De l'inoculation de l'amour à l'horrible tentation : les trois suicides de Saint-Preux », *Fabula / Les colloques*, « Les fins intermédiaires dans les fictions narratives des xviii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles », 2019, URL : <http://www.fabula.org/colloques/document5937.php>).

*Lehrjahre* [Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister]. Si ce roman de Goethe a souvent été convoqué pour penser le roman de formation<sup>15</sup> (*Bildungsroman*), l'interprétation proposée par Johannes Türk, qui relie la formation à l'immunisation, est originale :

Son action forme un soi immunisé, capable de faire face aux épreuves de la vie avec une forme de contrôle qui a longtemps été appelée formation. Le processus éducatif auquel ce roman donne sa forme canonique est donc une copie de la structure de l'immunisation naturelle. Le livre représente une série de maladies et est en même temps un vaccin. C'est pourquoi le roman de formation est une tentative d'intégration de la crise dans une forme.

*Ihre Wirkung formt ein immunes Selbst, das in der Lage ist, den Zumutungen des Lebens mit einer Form der Kontrolle zu begegnen, die lange Zeit hindurch Bildung genannt wurde. Der Bildungsprozeß, dem dieser Roman seine kanonische Form gibt, ist daher eine Kopie der Struktur der natürlichen Immunisierung. Das Buch stellt eine Reihe von Krankheiten dar und ist zugleich eine Impfung. Daher ist der Bildungsroman ein Versuch der Integration der Krise in eine Form.* (p. 112)

La « formation » (*Bildung*) est analysée au niveau des expériences négatives (plus que des épreuves) rencontrées par Wilhelm Meister, ces expériences entretenant d'étroits liens avec les maladies. Il est à noter que la formation-immunisation trouve une place privilégiée dans le roman à caractère autobiographique. Rappelant les travaux de Ian Watt dans *The Rise of the Novel*<sup>16</sup> concernant les affinités généalogiques du roman avec le genre autobiographique, Johannes Türk établit un lien entre la formation-éducation à la souffrance autobiographique et la formation dans le *Bildungsroman* que sont *Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*. Chez Goethe, l'écriture de la maladie infantile de la variole (exposée dans l'ouvrage autobiographique *Dichtung und Wahrheit* [Poésie et vérité] comme faisant partie de son expérience de petit garçon) a ainsi pu inspirer la crise centrale qui s'inscrit dans la poétique immunisatrice du roman de formation *Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*.

---

<sup>15</sup> Le roman de formation (également connu sous le terme de roman d'apprentissage ou de roman d'éducation) est entre autres théorisé par Wilhelm Dilthey et plus tard par Georg Lukács, lequel parle plutôt de roman d'éducation à propos des *Souffrances du jeune Werther*, puis de manière plus originale par Franco Moretti. Ce dernier montre dans *Le Roman de formation* que les deux catégories de développement (*Entwicklung*) et de l'éducation (*Erziehung*) ont été synthétisées sous la catégorie de formation : « en tant qu'élaboration d'une synthèse, le *Bildungsroman* rend donc inutile l'ancienne opposition entre *Entwicklungsroman* (roman du déploiement subjectif de l'individualité) et *Erziehungsroman* (roman du "magistère", d'une éducation objective, observée du point de vue de celui qui la délivre). Le *Bildungsroman* est une forme synthétique. » (Franco Moretti, *Le Roman de formation*, traduit de l'italien par Camille Bloomfield et Pierre Musitelli, Paris, CNRS éditions, 2019, p. 36).

<sup>16</sup> Ian Watt, *The Rise of the Novel: Studies in Defoe, Richardson and Fielding*, Londres, Chatto & Windus, 1957.

## La régulation des affects au théâtre

Mais l'immunité *de* la littérature s'étend aussi au théâtre. Les dramaturges se posent en effet la question de la nécessité d'immuniser la communauté des spectateurs contre le mal.

Prolongeant ainsi la théorie aristotélicienne du contrôle des affects, en s'appuyant plus sur Robortello que sur Aristote, le premier permettant d'insister sur la véritable dimension de dynamique vitale des affects, Schiller utilise un vocabulaire en partie immunitaire ; il évoque dans *Du sublime*<sup>17</sup> le pathétique au sein de la tragédie comme une « inoculation de l'irrémédiable destin » (« *Inokulation des unvermeidlichen Schicksals* », p. 127) ; le pathétique permet ainsi de s'inoculer les maux du destin auquel nul être humain n'échappe.

La protection des affects négatifs s'effectue par un contrôle de ces derniers qui obéit à la logique de l'immunisation, dans une considération du rapport de l'immunité à la fiction, qui permet également à Schiller de « décrire comment la fiction de la souffrance devient un vaccin » (« *beschreiben, wie die Fiktion des Leidens zu einem Impfstoff wird* », p. 126).

## Déformations de la formation-immunisation

Le neuvième chapitre de *Die Immunität der Literatur* est consacré à l'initiation immunologique dans *Der Zauberberg* [*La Montagne magique*] de Thomas Mann et à une analyse des structures médicales. Le rapport entre le diagnostic et la maladie précise (la tuberculose) comme thème du roman détermine également sa structure narrative. Sans doute est-ce également à partir de ce roman que les contours du *Bildungsroman* ont tendance à s'estomper au sein de la littérature européenne.

Autrefois en lien étroit avec l'immunisation (*Immunisierung*), la formation (*Bildung*) éclate en effet dans le roman au début du xx<sup>e</sup> siècle, suite à l'ampleur traumatique que la guerre a imprimée dans les esprits. C'est ce qu'a également bien montré Franco Moretti dans son appendice<sup>18</sup> au *Roman de formation* :

Pourquoi le roman de formation disparaît, la jeunesse de 1919 — mutilée, décimée, aphasique, traumatisée — nous en donne la réponse. L'histoire politico-sociale ne se contente pas d'exercer une influence créative sur l'évolution littéraire, elle la

---

<sup>17</sup> Schiller y emploie le terme d'« inoculation » (*Inokulation*) car il n'avait pas connaissance de la vaccination (*Impfung*). L'expression « *Inokulation des unvermeidlichen Schicksals* » est employée à la fin de *Über das Erhabene* [*Du Sublime*].

<sup>18</sup> Franco Moretti, « "Une vaine nostalgie de moi-même" : La crise du roman de formation européen (1898-1914) », *Le Roman de formation*, *op. cit.*, p. 306-321.

détruit aussi. De même qu'elle rend certaines formes nécessaires, elle en déclare d'autres impossibles, et c'est précisément cela, l'effet de la Grande Guerre sur le roman de formation<sup>19</sup>.

## Vers une sur-formation à la survie ?

Johannes Türk n'étudie pas l'immunité *de* la littérature de la deuxième moitié du xx<sup>e</sup> siècle ; son enquête s'arrête avec Marcel Proust, Sigmund Freud, Walter Benjamin et Thomas Mann. Mais, dans la mesure où il définit parfois l'immunité *de* la littérature moderne dans son rapport de résistance au traumatisme, on peut être tenté d'envisager les résultats auxquels il serait parvenu s'il avait envisagé l'immunité *de* et *dans* la littérature durant la deuxième moitié du xx<sup>e</sup> siècle, marquée par les traumatismes des guerres mondiales et des atrocités génocidaires.

L'hypothèse que nous formulons dans nos recherches est que — à partir du tournant des deux guerres mondiales marquées par les traumatismes de la survie — la formation ne concerne plus tant la vie que la survie. De surcroît, la formation — si tant est qu'elle puisse encore être envisagée dans son rapport à la *Bildung* — se situe non plus dans la jeunesse adolescente mais dans l'enfance, mais s'exerce suivant des modalités bien particulières et en complète opposition avec la tradition de l'apprentissage : la formation à la vie serait-elle devenue une *surformation* de la plus prime jeunesse à la *survie* ?

## La triade « littérature-immunologie-psychanalyse »

Les conceptions de l'immunité en littérature s'enrichissent à la fin du xix<sup>e</sup> siècle par la prise en considération des lignes de tension protectrices et destructrices de la psyché. Johannes Türk explore les relations entre littérature, psychanalyse et immunologie à partir de la fin du xix<sup>e</sup> siècle. L'une des richesses de son travail consiste à ne pas se limiter aux seuls rapports bilatéraux entre psychanalyse et immunologie ou psychanalyse et littérature, mais bien de penser toutes les relations impliquées par la triade « littérature-immunologie-psychanalyse ». Le dialogue de l'immunité du corps avec la psychologie et en particulier avec l'immunité psychique approfondit la notion d'angoisse liée dans la théorie psychanalytique à l'anticipation d'un événement douloureux. J. Türk poursuit son

---

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 306-307.

étude du xx<sup>e</sup> siècle en s'intéressant aux textes de Marcel Proust et de Sigmund Freud tout en s'écartant des lectures psychanalytiques traditionnelles.

## Proust et la dimension psychique de l'immunité

L'hypothèse poursuivie est qu'un paradigme domine la tentative de protection psychique du narrateur de *La Recherche* : l'anaphylaxie. Il faut rappeler que l'asthme était désigné sous ce terme générique et pré-immunologique, qui englobait également l'allergie. Or l'anaphylaxie en particulier était un phénomène bien connu de Marcel Proust lui-même. Sa correspondance atteste son intérêt pour la notion opposée : Proust aurait demandé au médecin Marc Rivière ce que signifiait l'« euphylaxie », lequel terme n'existe pas mais dont Marc Rivière lui dit qu'il pourrait être l'opposé (positif) de l'anaphylaxie, mise en jeu dans la réaction anaphylactique, qui entretient d'étroits rapports avec l'allergie et se manifeste corporellement par une hypersensibilité immédiate due à la libération de médiateurs chimiques chez un sujet au préalable sensibilisé.

Étudiant dans le détail l'asthme et l'hypersensibilité du narrateur proustien, Johannes Türk s'appuie notamment sur *La Prisonnière*, tome dans lequel un certain nombre d'angoisses du narrateur sont exprimées (relativement à sa jalousie d'Albertine). Ces angoisses sont interprétées dans leur structures et leurs variations comme une réaction anaphylactique.

Si la lecture de Johannes Türk s'ajoute au vaste édifice de celles épistémocritiques déjà établies à propos de *La Recherche*, elle présente l'intérêt d'envisager une piste extrêmement féconde pour penser le lien entre médecine et littérature<sup>20</sup>, en dégagant : celle de dégager les relations structurelles entre immunologie, littérature et psychanalyse. Dans la mesure où la psychanalyse, « poursuit le projet de la littérature en dehors de son domaine » (« *setzt das Projekt der Literatur außerhalb ihres Bereiches* », p. 16), elle peut s'inscrire dans la recherche d'un type particulier d'immunité.

---

<sup>20</sup> Nous renvoyons en particulier à un ouvrage consacré au rapport de Proust à la question médicale : Mireille Naturel (dir.), *Littérature et médecine : le cas de Proust*, Paris, Hermann, 2018.

# Les structures immunologiques de la psychanalyse

Dans le dernier chapitre de l'ouvrage, « Freud et l'immunologie du psychique » [*Freud und die Immunologie des Psychischen*], Johannes Türk analyse, dans la continuité de l'un de ses articles<sup>21</sup>, la psychanalyse de S. Freud et ses structures immunologiques. Ce qui ressort de son développement, qui s'appuie sur les études pasteurienne de Bruno Latour<sup>22</sup>, c'est l'importance de la métaphore bactériologique et immunologique pour la psychanalyse. Les travaux du médecin viennois et neurologue de formation sur l'angoisse, le trauma et l'autodéfense, attestent les influences mutuelles entre psychanalyse et immunologie<sup>23</sup>.

## Vers un système immunitaire émotionnel de et dans la littérature ?

Une conception finale croisant les explorations de Freud et de Proust par le prisme immunologique rend possible pour Johannes Türk une lecture de la psyché et de sa résistance à la souffrance par le prisme d'un « système immunitaire émotionnel<sup>24</sup> ». Dans *La Recherche*, l'angoisse sert à réguler les émotions du narrateur afin de maîtriser l'expérience de la souffrance. Il s'agit, pour ce faire, de considérer sur le plan psychique le concept de mémoire immunologique. Ce concept, central dans

---

<sup>21</sup> Johannes Türk, « Freuds Immunologie des Psychischen ». *Poetica*, vol. 38, no 1/2, 2006, p. 167-188.

<sup>22</sup> Johannes Türk s'appuie notamment sur l'ouvrage de Bruno Latour, *Pasteur : guerre et paix des microbes*, dont il montre qu'il a saisi de manière cursive le lien entre métaphore bactériologique et exploration psychanalytique. Voir Bruno Latour, *Pasteur : guerre et paix des microbes* [1984], Paris, La Découverte, 2011.

<sup>23</sup> Au début de son récent ouvrage *Psychanalyse de la catastrophe*, Paul-Laurent Assoun montre ainsi les liens existant entre la constitution du symptôme (notamment pour ce qui concerne l'hystérie) comme retour et une lecture située dans une perspective immunitaire sinon immunologique : « En ce qui concerne le passage du choc contaminant à la constitution du symptôme comme retour, n'y aurait-il pas lieu d'interroger les aléas d'une sorte d'immunité psychique ? On pourrait parler alors de temps d'incubation, soit la capacité (naturelle ou acquise) d'un organisme à se défendre (contre des substances étrangères et des agents infectieux). Cela y ressemble, mais, différence essentielle, cette dilution ne se réduit pas à quelque phénomène similitudino-immunologique, il faut un acte qui décide du conflit. Au fond la défense face au coup est foncièrement liée au contrecoup ouvrant la voie à l'après-coup. » (p. 89). Mais Paul-Laurent Assoun aborde également — de manière surprenante — la façon dont d'autres modèles scientifiques — tels que ceux de la géologie ont pu nourrir la psychanalyse. Il décrit ainsi la topologie de la catastrophe et la logique de la discontinuité qui lui est inhérente, envisageant également à partir de Ferenczi et de Freud « les catastrophes comme "points de refoulement de l'espèce" » (p. 77-78). P.-L. Assoun considère ainsi la Théorie des catastrophes formalisée comme telle par René Thom : « la catastrophe est caractérisée comme apparaissant comme "une discontinuité qualitative" : la distinction continu-discontinu est donc "à la base de notre perception du monde". La discontinuité est en ce sens, reconnue, comme "l'expérience première" sur fond de continu. Ce qui caractérise une "forme", entre coupure et projection, c'est d'être déterminable par des "points catastrophiques", liés à des conflits dynamiques. On doit en retenir qu'une catastrophe n'a donc pas qu'un effet "catastrophique" : c'est une réaction — pathologique en son genre il est vrai — mais destinée à s'adapter — de façon innovante — à une situation en impasse. » (Paul-Laurent Assoun, *Psychanalyse de la catastrophe, Enjeux anthropologiques et cliniques*, Paris, Presses Universitaires de France, 2023, p. 57)



l'immunité adaptative est mobilisé par J. Türk pour envisager « [quelque chose] qui peut s'opposer aux forces du trauma » (« [etwas], das den Mächten des Traumas entgegentreten kann », p. 286). Il s'en explique dans un autre article :

Un trauma originel conduit à une sémiotique naturelle qui est un mécanisme pour faire face aux situations dangereuses. La mémoire psychique conserve un répertoire de signes qui évolue avec le temps et procure des matrices herméneutiques aux situations à venir. [...] En projetant des expériences passées dans le futur, cette mémoire fournit des antigènes contre des menaces spécifiques<sup>25</sup>.

J. Türk considère ainsi l'angoisse proustienne dans sa fonction temporelle et intègre également à son analyse l'idée de reconnaissance immunitaire, extrêmement importante dans les modèles immunologiques récents. Proche du modèle du vaccin pasteurien atténuant la personnalité de chaque germe, l'angoisse sert à préparer autant qu'à diminuer la souffrance. Elle s'inscrit dans le temps du récit comme stratégie d'immunisation de l'Art, dans lequel le narrateur et l'auteur proustiens se sont réfugiés.

Le rapport de la souffrance à la nostalgie de l'enfance — central dans l'œuvre proustienne — est analysé de manière originale à la fin de l'essai de Johannes Türk, mais cette fois à partir d'*Enfance berlinoise* de Walter Benjamin. La possibilité pour l'art de fonctionner comme un vaccin face à une souffrance est ainsi interrogée. L'immunité de la littérature devrait justement, selon J. Türk influencé ici par les théories du sociologue Niklas Luhmann, fonctionner comme une irritation, ce qui permet d'insister sur les dimensions de connexion et de communication au sein des conflits que la littérature met en œuvre :

L'irritation de la littérature permet ainsi de réagir aux contraintes par un changement de comportement et d'avoir des options là où les situations sont restrictives. Elle constitue donc un moyen de sensibilisation et rend sensible aux conflits.

*Die Irritation der Literatur versetzt so in die Lage, auf Belastungen durch verändertes Verhalten zu reagieren und dort Optionen zu haben, wo Situationen einengen. Sie stellt daher ein Medium der Sensibilisierung dar und macht für Konflikte empfindlich. (p. 301)*

---

<sup>24</sup> Johannes Türk utilise l'expression « système immunitaire émotionnel » dans un autre article séminal pour son analyse de l'immunité de la littérature, article dont ne citons que la version française (l'article étant publié en ligne dans cette traduction depuis l'anglais). Voir Johannes Türk, « Rituals of dying, burrows of anxiety in Freud, Proust, and Kafka. Prolegomena to a critical immunology », *The Germanic review*, vol. 82, no 2, 2007, p. 141-156, traduit par Brice Tabelaing pour le site du mouvement « Transitions », section « Hospitalités », no 13 [URL : <http://www.mouvement-transitions.fr/index.php/hospitalites/republications-traductions-inedits/n-13-j-turk-prolegomenes-a-une-immunologie-critique>].

<sup>25</sup> Johannes Türk, *ibid.*

# Homo ludens immunologicus ?

Johannes Türk défend finalement une vision positive de l'immunité de la littérature. Cependant, il ne tient compte que dans une certaine mesure des phénomènes immunitaires les plus récents, et a tendance à occulter les risques de l'immunité et de sa promotion à travers la littérature.

Le xx<sup>e</sup> siècle a été marqué par un « *immunological turn*<sup>26</sup> » (« tournant immunologique ») ou par un tournant immunitaire. Les préoccupations — autant concernant l'immunité elle-même que la grille d'interprétation immunologique — qui ont déjà eu tendance à s'accroître au début du xxi<sup>e</sup> siècle (ainsi le philosophe Roberto Esposito a-t-il pu parler — dans la lignée des analyses foucaaldiennes — « de paradigme immunitaire<sup>27</sup> » et prolonger la théorisation d'un contrôle biopolitique en un contrôle *immunopolitique* de l'activité vitale), et qui n'ont pu que se renforcer avec le début des années 2020, placées sous le signe de la Covid-19. Ainsi, qu'en est-il de l'herméneutique de l'immunité *de* et *dans* la littérature pour notre temps ?

## L'homo immunologicus dans le jeu des critiques de l'immunité

Si l'immunité a gagné à être envisagée dans ses enjeux d'implication anthropologiques et de considération de la communauté, les prismes anthropologiques, sociologiques et philosophiques d'étude de l'immunité sont devenus extrêmement nombreux. Ainsi, les analyses des phénomènes et faits dits immunitaires se sont ainsi orientées dans des sens parfois extrêmement différents. Dans un article paru en 2015<sup>28</sup> s'appuyant notamment sur les travaux d'Isabelle Stengers et sur ce qu'elle a nommé la « *Guerre des sciences*<sup>29</sup> », Andrew Goffey pointe une certaine propension herméneutique à parler d'objets que la critique ne connaît pas vraiment et met ainsi en garde contre les limites de la critique immunologique, cette dernière ayant tendance à effectuer des « "raccourcis" conceptuels<sup>30</sup> » qui oblitérent l'exploration des discours sur l'immunité. Si l'être humain semble devenu cet *homo immunologicus* qui se serait lui-même obligé à répondre à l'impératif « Tu dois changer ta vie » — comme l'a postulé dans le livre du même nom Peter

---

<sup>26</sup> L'expression a été notamment employée pour la première fois par Warwick Anderson et Ian R. Mackay dans *Intolerant bodies : a short history of autoimmunity*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2014.

<sup>27</sup> Roberto Esposito, *Immunitas*, op. cit., p. 151-188.

<sup>28</sup> Andrew Goffey, « Homo immunologicus: on the limits of critique », *Medical humanities*, 2015, vol. 41, no 1, p. 8-13.

<sup>29</sup> Isabelle Stengers, *Cosmopolitiques*, Paris, Éditions la Découverte, 2022. La *Guerre des sciences* est le titre du premier des sept opus d'Isabelle Stengers regroupés dans ce volume qu'est *Cosmopolitiques*.

Sloterdijk<sup>31</sup> — n'est-il pas aussi devenu un être « jouant » (*ludens*) à manier l'immunité et les concepts immunologiques : un « *homo ludens immunologicus*<sup>32</sup> » ?

Ce que nous voudrions envisager ne concerne cependant pas l'évaluation ou la critique du risque du jeu herméneutique dans l'interprétation immunitaire et immunologique de la littérature. Nous voudrions plutôt réfléchir à la possibilité de maximiser la puissance et la fécondité d'une telle entreprise. Ainsi l'herméneutique qui consisterait à relire des phénomènes littéraires en les faisant dialoguer avec le prisme immunitaire et immunologique devrait permettre de savoir dans quelles directions et quels sens la critique immunologique peut (ou non) aller.

## Science et littérature : des sens de l'application de la littérature à l'immunologie ?

Pour ce faire, il convient sans doute de se demander si l'on peut appliquer (ou non) le savoir *de* la littérature à la science. Si de très nombreux écrivains ont pu s'imprégner des modèles *de* la science<sup>33</sup>, *en savent-ils* plus sur le monde que celles

---

<sup>30</sup> « En fin de compte, la difficulté réside dans le fait que les types de "raccourcis" conceptuels que l'on prend pour générer une analyse approfondie des discours sur l'immunité évitent la nécessité de s'attaquer à ce que l'on pourrait ne pas savoir soi-même. En dissimulant ainsi ce qu'ils ne savent pas, il se peut que les différents types d'analyse critique abordés ici partagent plus avec l'objet de leurs critiques qu'ils ne voudraient l'admettre. Pour que les humanités médicales critiques développent une approche de l'immunologie qui, pour reprendre les termes de Stengers, "[fasse] résonner les inconnues de la question moderne", il faudrait travailler avec la recherche en sciences de la vie pour subvertir l'affirmation polémique selon laquelle on sait, là où d'autres se contentent de croire ». (Andrew Goffey, « *Homo immunologicus* : on the limits of critique », art. cit., p. 13, citant Isabelle Stengers, *Cosmopolitiques*, op. cit., p. 89, Nous traduisons).

<sup>31</sup> Peter Sloterdijk, *Tu dois changer ta vie : de l'anthropotechnique* [2009], traduit de l'allemand par Olivier Mannoni, Paris, Pluriel, 2015. Il est à noter que les perspectives de considération de l'immunité diffèrent grandement entre la conception dialectique de Roberto Esposito et la conception anthropotechnique de Peter Sloterdijk ; ce dernier tente en effet d'utiliser et d'appliquer la métaphore du système immunitaire à trois niveaux chez l'*homo immunologicus* (biologique, social et psychologique (symbolique)).

<sup>32</sup> *Nous forgeons ce terme d'« homo ludens immunologicus », à la fois par référence au livre de Johan Huizinga (Homo ludens) paru en 1938 explorant la dimension sociale du jeu chez l'être humain, et au concept d'homo immunologicus théorisé par Peter Sloterdijk dans Tu dois changer ta vie.*

<sup>33</sup> On peut ici penser — parmi certains noms importants de la littérature moderne contemporaine et pour dresser une liste pas du tout exhaustive — aux modèles probabilistes du grand roman de Robert Musil, aux autopoïèses imaginées (et autres modèles faisant dialoguer la psyché et la biologie) par Mircea Cărtărescu dans sa trilogie *Orbitor* (notamment dans le premier tome de cette trilogie), aux explorations poétiques des poulpes de Pierre Alferi dans *L'Estomac des poulpes* est étonnant, à la science imaginaire des songes des os (ostéonirismologie) de Julien Boutonnier dans *Les os rêvent*, à l'exploration des paradoxes quantiques de Philippe Forest dans *Le chat de Schrödinger* ou encore aux mondes sciences-fictionnels d'Ursula K. Le Guin. Sur le rapport plus spécifique de l'art contemporain à la science et au savoir, et sur l'irréductibilité de l'art à un savoir, nous renvoyons à l'article suivant : Pierre Alferi, Dominique Figarella, Catherine Perretet et al., « L'artiste et le singe savant », *Hermès, La Revue*, 2015/2 (n° 72), p. 27-32. Consulté le 21 octobre 2023. DOI : <https://doi.org/10.3917/herm.072.0027>. Les auteurs y écrivent : « Cet "autre chose", qui existait ailleurs déjà, semble ressortir de quatre domaines ou quatre régimes de discours qui n'ont aucun lien essentiel avec la pratique artistique : celui de la pédagogie, celui de la technologie, celui du projet et celui du débat. À l'origine de chacune de ces dérives, on trouve une conception biaisée de la "recherche en art", un modèle construit de telle sorte que la spécificité de l'art, son irremplaçable étrangeté, n'aient jamais à être abordées de front. »

et ceux qui y ont moins recours à ces modèles ? Un écrivain nourri de modèles scientifiques comme l'est Proust tire-t-il seulement son savoir de l'immunité psychique de ses connaissances médicales (ces dernières étant considérables<sup>34</sup>) ou bien de la littérature elle-même ?

Tout savoir littéraire de l'immunité *de* la littérature ne doit-il pas être cherché dans la littérature plus que dans le savoir *de* la science ? Il peut à ce titre être intéressant de rappeler l'intéressante formule de Roland Barthes concernant le *long savoir de la littérature* « sur les hommes<sup>35</sup> ». Il ne s'agirait certes pas de réduire la quête du savoir de la littérature à un savoir *du* langage, dans un sillage barthésien, mais bien de dire que le dialogue avec certains modèles scientifiques peut avoir lieu dans une perspective qui diffère de la simple confrontation aux savoirs.

Il convient alors de revenir à *Die Immunität der Literatur* pour voir comment cet ouvrage répond ou non à la possibilité de dégager des modèles littéraires de l'immunité. Il est dommage que Johannes Türk se soit parfois laissé emporter par la primauté du scientifique sur le savoir *de* la littérature. Certes, J. Türk s'intéresse bien aux modèles de l'immunité littéraire en tant qu'ils dialoguent avec les modèles pré-immunologiques et immunologiques de la science, mais, s'il prend bien des exemples au sein de la littérature (essentiellement européenne), sa démarche donne souvent moins à penser le savoir *de* la littérature que le savoir *de* la science de l'immunité.

Si l'on comprend bien qu'il ait besoin de s'appuyer la science pour avancer et nourrir sa réflexion, on aurait apprécié de voir sa démarche et sa réflexion s'inscrire davantage dans le sillage du critique et psychanalyste Pierre Bayard qui a enquêté sur la possibilité d'appliquer la littérature à la psychanalyse, et non plus l'inverse<sup>36</sup>. Ainsi, bien qu'il ait démontré les apories d'une application de la littérature à la psychanalyse<sup>37</sup>, P. Bayard n'en a pas moins ouvert de fécondes pistes d'exploration notamment par rapport au renversement de l'autorité des savoirs. Tenter de voir, pour J. Türk, *l'application* de la littérature à l'immunologie, aurait en effet permis un intéressant renversement de l'autorité des modèles : non pas partir de l'immunologie pour aller vers la littérature mais bien partir de la littérature pour

<sup>34</sup> Proust avait un certain nombre de connaissances dans le domaine de la vulgarisation scientifique, si bien que des modèles de son œuvre dialoguent avec un certain nombre de théories scientifiques. Pour une analyse de synthèse sur ce sujet, voir entre autres l'ouvrage de Jean-Pierre Ollivier : *Proust et les sciences*. Paris, Honoré Champion éditeur, 2018.

<sup>35</sup> « [...] [L]a littérature ne dit pas qu'elle sait quelque chose, mais ce qu'elle sait de quelque chose ; ou mieux : qu'elle en sait quelque chose — qu'elle en sait long sur les hommes. » (Roland Barthes, Leçon [inaugurale au Collège de France], in *Œuvres Complètes*, t. V, p. 434).

<sup>36</sup> Voir Pierre Bayard, *Peut-on appliquer la littérature à la psychanalyse ?* Paris, Minuit, 2004. Le terme original de « psychanalyse appliquée » (*angewandte Psychoanalysis*) figure chez Freud, comme l'analyse bien Paul-Laurent Assoun dans *Freud et les sciences sociales*, Paris, Armand Colin, 1993. Le psychanalyste viennois avait véritablement l'ambition d'appliquer l'interprétation psychanalytique à la littérature, voire de faire de la psychanalyse une « science du littéraire ».

aller vers l'immunologie, et établir à partir de cela — dans les cas où cela semble judicieux — un dialogue entre les disciplines.

## Les risques de la promotion de l'immunisation de la littérature

Il nous reste à revenir plus substantiellement sur certaines limites de l'ouvrage. Il ne s'agit plus pour nous de dénoncer le jeu intellectualisant de *l'homo ludens* relativement à la grille de lecture immunologique, mais plutôt de voir si le jeu critique (dont nous ne sommes pas exempt à travers notre recension) ne s'est pas laissé emporter par l'enthousiasme d'une idée — celle suivant laquelle la littérature devrait assurer l'immunité et l'immunisation de ses auteurs, de ses personnages et de ses lecteurs.

Si l'on peut — avec certaines réserves — créditer l'analyse türkienne d'une acquisition de l'immunité par la littérature, il est également nécessaire de discuter du manque d'analyse en termes de risques inhérents à la protection immunitaire. Le fait de considérer l'immunisation psycho-physique de manière forcément positive efface au moins deux risques : le risque d'invulnérabilisation<sup>38</sup> (*i.e.* l'exemption de la vulnérabilité par l'immunisation ou par des stratégies d'indifférenciation) et celui du retournement auto-immunitaire, lequel, résultant d'une excessive autoprotection, aboutit à une destruction.

Commençons par le premier risque — le risque d'invulnérabilisation, que J. Türk évoque seulement de manière allusive à la fin de son ouvrage. Promouvoir la conception d'une fonction immunisatrice de la littérature risque de rendre lecteurs, auteurs et personnages représentés invulnérables à la dynamique et à la richesse émotionnelle de la vie, ce sur quoi des travaux comme ceux de Martha Nussbaum ou de Wayne Booth ont pu insister. Ce point a aussi été bien exploré par Solenne Montier dans son analyse de l'angoisse proustienne et sarrautienne<sup>39</sup> Elle rappelle

---

<sup>37</sup> Dans la dernière partie de son ouvrage, intitulée « Comment pense la littérature », Pierre Bayard montre qu'*appliquer* la littérature à la psychanalyse est impossible. L'application de la littérature à la psychanalyse court le risque de faire perdre la capacité de « déthéorisation » (*i.e.* de contestation au sein même des modèles et théorisations) propre à la littérature, « ce qu'elle [la littérature] avance n'ayant de sens qu'à l'horizon de ce qu'elle permet de contester dans le discours théorique ». P. Bayard établit un lien entre la variété des théories et la fonction thérapeutique de la littérature : « La variété des théories qu'il est possible de faire surgir des textes est d'ailleurs l'un des grands avantages de la littérature appliquée dans sa fonction éminemment thérapeutique. Car il est plus facile, après avoir ouvert un tel espace de créativité, d'inventer des théories qui non seulement nous aident à lire, mais plus encore nous permettent — car là est finalement le but d'une théorie — de continuer à vivre ensemble avec les autres, et surtout avec nous-mêmes. » (Pierre Bayard, *Peut-on appliquer la littérature à la psychanalyse ?*, *op. cit.*, p. 146-147).

<sup>38</sup> Nous renvoyons à l'approche d'une immunité « narrative », recherche d'« impassibilité » représentant le sentiment de la perte ou de l'absence d'émotions, laquelle est développée notamment par Martin von Koppenfels, plus précisément à partir de Flaubert, dans *Immune Erzähler: Flaubert und die Affektpolitik des modernen Romans*, Munich, Wilhelm Fink, 2007. L'ouvrage n'est malheureusement pas mentionné par Johannes Türk.

que la vulnérabilité *de* l'angoisse peut s'affirmer dans sa positivité, contre le risque de l'effacement de l'art par l'immunisation :

Loin de s'inscrire dans une vision hygiéniste de l'angoisse, Proust et Sarraute en rappellent le potentiel créateur ou existentiel et nous renvoient à notre propre expérience de la vulnérabilité en considérant que l'immunisation, si elle est entendue comme une élimination de la souffrance, n'est pas nécessairement souhaitable<sup>40</sup>.

Le deuxième risque de l'immunisation littéraire consiste dans l'auto-immunité symbolique c'est-à-dire — au niveau philosophique — l'autoprotection autodestructrice<sup>41</sup>. Certes, cet aspect est davantage présent dans les textes écrits à partir de la seconde moitié du xx<sup>e</sup> siècle, mais il l'est déjà chez un auteur comme Kafka, comme l'a bien relevé Stijn De Cauwer<sup>42</sup>. Il discute de la valeur de l'immunisation à partir de *Die Immunität der Literatur* et montre que la nouvelle « *Beim Bau der Chinesischen Mauer* » [« La Muraille de Chine »], si elle illustre certaines propensions destructrices voire autodestructrices<sup>43</sup> de la psyché humaine, envisage également des traits stylistiques qui mettent à mal la propension à l'autodestruction en combattant l'idée de l'immunité comme propriété et acquisition de frontières entre les êtres. Toute la difficulté de l'immunité de la littérature analysée par le prisme immunologique reviendrait dès lors à s'inscrire — comme Kafka a bien su le faire — dans les marges et les troubles, pour amorcer et déployer, face au risque autodestructeur, une « co-immunité<sup>44</sup> ». En cela, les analyses de

<sup>39</sup> Cette analyse s'appuie également sur les travaux de Johannes Türk.

<sup>40</sup> Solenne Montier, « Littérature et immunisation : l'exemple de Proust et de Sarraute », *Elfe XX-XXI* [En ligne], 8 | 2019, mis en ligne le 10 septembre 2019, consulté le 17 janvier 2023. DOI : <https://doi.org/10.4000/elfe.1264>.

<sup>41</sup> Jacques Derrida est le premier à avoir théorisé l'auto-immunité comme une autoprotection « autodestructrice » (voir Jacques Derrida, et Michel Wieviorka. *Foi et Savoir*, suivi de *Le siècle et le pardon (entretien avec Michel Wieviorka)*. Éditions du Seuil, 2001, p. 67).

<sup>42</sup> Stijn de Cauwer, « Tearing Down the Wall: Franz Kafka and the Possibility of a Literary Immunity », *Neophilologus* 99, no 3, 2015, p. 449-464.

<sup>43</sup> Dans le cadre d'une conférence-conversation imaginaire Franz Kafka, prononcée au Musée d'Art et d'Histoire du judaïsme le 9 juin 2024, Hélène Cixous, étudiant l'œuvre de l'écrivain pragoïse pour la semaine Franz Kafka, a analysé — principalement par l'entrée du *Procès*, de *La Colonie pénitentiaire* et de *La Métamorphose* — la portée du prisme kafkaïen pour rendre compte des guerres fratricides (quels « frères » sont aujourd'hui plus ennemis que l'Ukraine face à la Russie, et l'Israël face à la Palestine ?) se déroulant à l'Est de l'Europe et au Proche-Orient. Elle a ainsi rappelé ainsi la façon dont l'œuvre de Franz Kafka nous permet de considérer les événements s'étant produits depuis 1914 (année également centrale dans la biographie kafkaïenne, qui détermine le silence et l'angoisse relatifs de l'année 1915) marquant l'entrée dans le monde des guerres mondiales et la date depuis laquelle les « empires [étatiques] s'entre-tuent et s'auto-détruisent ». Insistant cependant aussi sur l'irréductibilité de l'œuvre de Kafka à un *savoir* du monde, en rappelant à plusieurs reprises la méfiance de l'écrivain pragoïse vis-à-vis de la psychanalyse, H. Cixous a également rappelé la vocation avant tout artistique et d'exploration langagière de l'œuvre kafkaïenne. Ainsi, là où la psychanalyse avait bien voulu expliquer la tendance de l'être humain à l'autodestruction, là où des philosophes politiques comme Roberto Esposito analysent le rapport autodestructeur à l'œuvre dans la « protection immunitaire » mise en œuvre dans les logiques et conflits guerriers, les littératures les plus grandes dont fait partie l'œuvre de Kafka refusent l'explication et la psychologie. Bien plutôt, elles soulignent la complexité de telles forces autodestructrices, en représentant l'ambivalence de telles forces et leur intrication entre le niveau de l'individu et celui du collectif, tout en montrant leur incapacité à être véritablement *analysées*.

<sup>44</sup> Peter Sloterdijk, *Tu dois changer ta vie*, op. cit., p. 644.

J. Türk, qui défendent l'idée d'une immunité personnelle de l'écrivain<sup>45</sup>, sont critiquables et c'est également un reproche que l'on peut adresser à Cornelia Zumbusch, comme l'a soulevé Claudia Hillebrandt dans sa recension de *Die Immunität der Klassik*<sup>46</sup>.

On aurait souhaité en savoir davantage sur la possibilité remédiate ou *réparatrice* de la littérature ainsi que de la dimension idéologico-politique des représentations médicales. Faisant allusion à la possibilité pour la littérature de fonctionner comme une thérapie, J. Türk se contente d'une brève allusion au *Petit Manuel d'Inesthétique* d'Alain Badiou<sup>47</sup> ainsi qu'à la thérapeutique des systèmes de Niklas Luhmann. Ces démarches sont intéressantes mais sans doute par trop abstraites. Depuis 2011 et la parution de *Die Immunität der Literatur*, d'importantes réflexions, proposées par des littéraires et des philosophes comme Alexandre Gefen<sup>48</sup> et Sandra Laugier<sup>49</sup>, ont pu être problématisées à partir d'une approche pragmatique des textes. Ces derniers ont insisté sur la dimension du *care* à l'œuvre dans la production littéraire, qui pourrait être interrogée dans le cadre de nouveaux travaux sur les rapports de l'immunité et de la littérature.

Malgré ces quelques réserves, en partie liées au fait que le champ de l'immunité considérée entre littérature et humanités médicales est en constante évolution depuis au moins une dizaine d'années, l'ouvrage de J. Türk reste extrêmement original et essentiel pour penser les relations entre littérature, immunologie et médecine. Dans un contexte déjà marqué par une augmentation des catastrophes à l'échelle planétaire, les premières années pandémiques de la décennie 2020 ont souligné la nécessité d'un dialogue entre divers champs du savoir. Les humanités médicales, étant donnée la « tension irrésolue<sup>50</sup> » qui est la leur par rapport à la littérature, gagnent ainsi — d'un point de vue épistémocritique — à établir des dialogues entre les études philosophiques, littéraires et immunologiques. Il nous reste à espérer que *Die Immunität der Literatur* soit bientôt traduit en français.

<sup>45</sup> Plus que textuelle, même si des liens avec d'autres instances du texte que sont — en dehors de l'auteur — le narrateur et le lecteur, sont effectuées, on ne sait pas vraiment qui est visé par l'opération de l'immunisation.

<sup>46</sup> Claudia Hillebrandt, « Zumbusch, Cornelia: *Die Immunität der Klassik* », *Scientia Poetica* 17, no 1, 2013, p. 315-323.

<sup>47</sup> Alain Badiou, *Petit manuel d'Inesthétique*, Paris, Éditions du Seuil, 1998.

<sup>48</sup> Nous renvoyons entre autres à l'ouvrage d'Alexandre Gefen, *Réparer le monde*, *op. cit.* ainsi qu'à l'ouvrage dirigé par Victoire Feuillebois et Anthony Mangeon, *Fictions pansantes : bibliothérapies d'hier, d'aujourd'hui et d'ailleurs*, Paris, Hermann, 2023.

<sup>49</sup> Voir entre autres Sandra Laugier, *Tous vulnérables ? le « care », les animaux et l'environnement*, Paris, Editions Payot & Rivages, 2012, Sandra Laugier *Le souci des autres — éthique et politique du care*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2006 et Sandra Laugier, *Éthique, littérature, vie humaine*, Paris, PUF, 2006.

<sup>50</sup> Voir sur cette tension entre littérature et humanités médicales, l'article de Daniel Laforest, « La littérature et les humanités médicales : examen d'une tension irrésolue », *Tangence* [En ligne], 125-126 | 2021, mis en ligne le 01 décembre 2022, consulté le 22 octobre 2023. URL : <https://journals.openedition.org/tangence/1402>.

## PLAN

---

- Généalogie de l'immunité de la littérature
- La « pré-science » littéraire — de l'immunité avant l'immunité médicale
  - La tâche de l'historien
  - La pré-science immunitaire de la littérature ?
  - L'immunité comme tension entre exemption et résistance (Lucaïn et Dante)
- Le tournant inoculateur du xviii<sup>e</sup> siècle et les découvertes de l'immunité médicale au xix<sup>e</sup> siècle
  - Les découvertes de l'inoculation : de la variolisation à la vaccination
  - La vaccination et ses rationalités en question
  - Les « découvertes » ultérieures
- Formations, immunisations romanesques et théâtrales
  - La pédagogie du roman comme inoculation
  - La formation comme immunisation romanesque
  - La régulation des affects au théâtre
  - Déformations de la formation-immunisation
  - Vers une sur-formation à la survie ?
- La triade « littérature-immunologie-psychanalyse »
  - Proust et la dimension psychique de l'immunité
  - Les structures immunologiques de la psychanalyse
  - Vers un système immunitaire émotionnel de et dans la littérature ?
- Homo ludens immunologicus ?
  - L'homo immunologicus dans le jeu des critiques de l'immunité
  - Science et littérature : des sens de l'application de la littérature à l'immunologie ?
  - Les risques de la promotion de l'immunisation de la littérature

## AUTEUR

---

Louis Mühlethaler

[Voir ses autres contributions](#)